

Un métier philosophique ?

THIBAUD HULIN

10 mai 2018

Maître de conférences
CIMEOS, Université de Bourgogne

Plan

| | | |
|----------|--|----------|
| 1 | Un parcours de philosophe ? | 3 |
| 2 | Philosophie et enseignement | 5 |
| 3 | Les matières étrangères de la philosophie | 6 |
| 4 | L'activité philosophique | 7 |
| 5 | Quelques qualités philosophiques | 8 |
| | Références | 9 |

Ce texte a pour objectif d'encourager les apprentis philosophes à faire de la recherche, et à ne pas rompre avec la philosophie ni la corrompre. Mais aussi à devenir autonome et à s'émanciper de ses professeurs. Or très peu d'entre eux auront la chance de devenir enseignant : il faut donc envisager de rester philosophe sans enseigner la philosophie. A partir de mon parcours post-thèse, je propose ici d'interroger cette prétendue évidence du lien entre philosophie et enseignement si présent depuis les origines grecques de la philosophie. Rappelons-nous qu'à cette époque, enseigner la philosophie ne va pas de soi : les cours de sagesse des sophistes, sujet à rémunération, sont décriés par Socrate puis Platon. Si philosopher est une activité essentielle à la vie dans la Cité, ce n'est pas un métier comme le sont ceux des artisans ou des guerriers ; comparable à la politique comme activité sociale, elle est une pratique de la logique capable de s'ériger sur l'échange et l'amitié. De fait, les vrais métiers des philosophes, ceux qui leur ont rapporté une place sociale rémunératrice, ont été souvent diversifiés, de conseiller politique pour Machiavel à précepteur pour Rousseau. Ainsi s'est construit cette figure du philosophe indépendant du règne de l'argent, qui a conduit la philosophie au sommet de la hiérarchie des savoirs, très au-dessus des savoirs appliqués. Cependant, la philosophie doit aussi rendre compte de sa position face au pouvoir politique, donc de son utilité pour la société : ramenée au rang de discipline, enseignable comme les autres savoirs, il lui faut un statut institué. L'école de la IIIe République, gratuite, obligatoire et laïque de Jules Ferry répond à cette double exigence, faite à la fois d'indépendance financière et d'utilité sociale. Les élèves du cours de philosophie ne paient pas pour le service qui leur est rendu. En leur apprenant la pensée critique, le professeur de philosophie les aide à devenir des citoyens autonomes et raisonnables. Cependant, cet idéal est remis en cause aujourd'hui : la crise de la gratuité des services publics, soumis aux impératifs gestionnaires s'accompagne du pragmatisme montant des apprenants qui attendent en retour un métier et des qualifications reconnues. L'université et la bibliothèque publiques perdent de leur autorité et de leur monopole comme dispensatrices du savoir en faveur d'un accès facilité à l'information, mais aussi à des informations non vérifiées sur des réseaux dits sociaux, qui favorisent la lecture courte et saccadée. Si la philosophie ne rapporte guère d'argent à l'université, si elle n'est plus au centre des savoirs depuis longtemps, si elle est ajournée, en quelque sorte : comment alors envisager sa diffusion face aux obscurantismes, son éclairage face à l'ensemble du monde et des sociétés humaines ? Quel est le futur de l'apprenti philosophe ? Nous pensons qu'il lui faudra élargir son activité philosophique au-delà du temps de l'enseignement, qu'il reste philosophe tout en faisant de nouvelles expériences. A partir de cet élargissement se dessine alors la possibilité pour le philosophe de penser sa vie et son métier, donc d'envisager comment la philosophie peut nourrir tous les métiers eux-mêmes.

1 Un parcours de philosophe ?

J'ai commencé mes études de philosophe à Aix-en-Provence. Si j'ai été apprenti philosophe, comme l'aimait à le dire JEAN MATHIOT, c'est que j'ai du devenir philosophe à un moment donné, je ne sais pas trop à quelle étape de mes diplômes. Pour financer mes études, J'ai travaillé constamment en parallèle et à plein temps (ce que je ne recommande pas) en tant que surveillant, à surveiller et à punir en lycée, et à favoriser les apprentissages des élèves, à approfondir ma réflexion sur les notions d'autorité, de norme sociale et d'éducation, et à expérimenter ces concepts. Sans doute toute expérience était pour moi source d'interrogation philosophique. Comme guitariste, j'interrogeais mon activité d'interprète ; dans le cadre d'un stage au MAC à Marseille, j'interrogeais la manière dont le discours critique peut investir une expérience esthétique. Malheureusement le métier d'enseignant me paraissait bien inaccessible : au lycée, je voyais bien aussi les difficultés que les enseignants de philosophie rencontrer avec certaines classes pour transmettre leurs savoir ; et nous étions informés de la chute vertigineuse du nombre de postes aux concours d'enseignement.

Après un mémoire sur la critique d'art avec notre regretté JEAN-PIERRE COMETTI, j'ai élargi la réflexion sur l'art à celle sur les savoir-faire dans le cadre d'un mémoire de DEA avec YVES SCHWARTZ, philosophe de l'activité humaine. Ce dernier m'a ensuite permis de poursuivre ce travail en doctorat, et j'ai bénéficié d'une allocation de recherche puis d'un monitorat pour poursuivre mes recherches sur la question de la transmission des savoir-faire et de la place de cette question dans l'histoire de la philosophie. Cependant, ce financement ne faisait que maintenir l'incertitude d'un débouché professionnel puisque cette question n'était que reportée. Après une formation doctorale au monde de l'entreprise, j'ai effectué un stage dans une petite société de service qui créait des sites web pour développer des réseaux de professionnels de santé. Ma thèse porte la marque de ces rencontres avec le monde du travail, avec des sections qui interrogent le taylorisme, les ressources humaines, l'économie de la connaissance ou l'ergologie. D'autres occasions ont enrichi à ce moment là mon expérience : un investissement dans le tissu associatif local, la création d'un média (journal papier, site web et débats), les Carnets de bord d'Ulysse, qui posait des questions de société et de culture, avec l'idée de découvrir non pas l'autre, comme le voulait Lévi-Strauss, mais les mondes (étranges) de l'autre ; tout comme Ulysse, ce voyageur confronté aux limites de la sagesse. La construction du site web de ce média m'a permis d'enrichir progressivement mes compétences techniques.

Après mon doctorat, j'ai eu l'occasion de diriger une petite bibliothèque publique grâce à la culture livresque acquise, ainsi que grâce à mes initiatives associatives. J'ai alors été recruté comme A.T.E.R. par la bibliothèque de l'INSA de Lyon qui m'a demandé de choisir un laboratoire de recherche sur place. N'ayant pas connaissance du fait qu'il existait un petit laboratoire de philosophes chercheurs sur place, je me suis présenté au département d'informatique de Lyon I, au laboratoire LIRIS, sous tutelle de l'INSA, dans lequel une équipe construisait des systèmes à base de traces tout en s'intéressant aux conséquences ergonomiques et cognitives de ces systèmes. Ils n'ont pas démordu du fait que

je devais coder chez eux, aussi j'ai conçu puis développé un logiciel, un module pour Mozilla Firefox permettant d'enregistrer la recherche d'information d'un utilisateur et de la lui restituer. Cette approche m'a permis de poursuivre une réflexion sur la notion d'activité humaine appliquée ici aux usages de la technique, et de travailler de nouveaux concepts comme celui de médiation, de réflexivité ou de trace.

Cette approche s'est poursuivie durant une deuxième année d'A.T.E.R. à l'université de Franche-Comté, où j'ai effectué des cours en ergonomie et en communication écrite, orale et multimédia. Un post-doctorat à l'Université de Technologies de Compiègne au laboratoire COSTECH m'a permis de rencontrer et de découvrir un autre philosophe de la technique, BERNARD STIEGLER, et de lire Simondon. Ainsi ai-je maintenu le cap de la transversalité, voyageant de la philosophie à l'ergologie, puis de cette in-discipline comme la définissait RENATO DI RUZZA aux sciences de l'information et de la communication (71e section du CNU), en reliant connaissance du travail et communication, informatique et sciences humaines. Ce par cours a alors débouché sur une année de post-doctorat consacrée à une recherche sur l'enseignement de l'écriture numérique, comprise du point de vue d'une histoire de l'écriture.

Pendant ce post-doctorat, j'ai été qualifié dans la 71e section et recruté aussitôt à Montpellier au LIRDEF, laboratoire pluridisciplinaire en didactique, éducation et formation, et pour enseigner la communication à l'IUT de Béziers (département MMI - Métiers du Multimédia et de l'Internet). Bien qu'armé d'un bon bagage philosophique, mes méthodes d'observation étaient désormais traversées par des approches à la fois quantitatives et qualitatives. Ce fut l'occasion de travailler sur un projet mêlant histoire des sciences et web sémantique : la philosophie revient ici pour penser à la fois les sciences et les techniques qui convergent dans les dites humanités numériques.

Suite à un rapprochement de conjoint, j'ai rejoint l'université de Bourgogne pour travailler sur de nouveaux projets à Dijon. J'ai monté des thèses financées par les dispositifs CIFRE (partenariat public/privé) avec des entreprises de type start-ups. Une des difficultés de ces projets est de rendre la thèse utile à l'entreprise à la fois sur le plan des applications (réflexion sur le design d'expérience) tout en conservant un recul critique sur les processus de conception. Ces projets ont trouvé actuellement leur place dans l'axe Santé, Savoirs et Innovation du Cimeos que je co-dirige.

Au final, en marchant sur les pas de Georges Canguilhem et de certains de mes professeurs, je suis convaincu aujourd'hui de l'intérêt pour le philosophe d'acquérir une seconde formation. Ma réflexion épistémologique sur les méthodes et objets des sciences sociales, née dans un cadre philosophique, continue d'explorer de nouveaux terrains autour des concepts de médiation des savoirs et d'expérience. Que reste-t-il de nos amours : que reste-t-il de ma formation de philosophe alors même que je n'enseigne pas la philosophie? Sans doute faut-il pour cela s'interroger, toujours sur les pas de G. Canguilhem, sur ce qu'est qu'un philosophe en France aujourd'hui.

2 Philosophie et enseignement

S'émanciper de la philosophie comme enseignement n'est pas dans la tradition française. CANGUILHEM (1991) avait remarqué à quel point les philosophes français ont endossé très tôt les habits de l'enseignant. En 1863, Victor Duruy rétablissait l'agrégation de philosophie, proche de sa forme actuelle. C'est donc la IIIe République française (1870-1940) qui a institutionnalisé l'enseignement de la philosophie. Celle-ci s'appuie sur une hiérarchie des disciplines, sur une orientation rationaliste voire kantienne à son origine, en lien avec le choix républicain de la laïcité (FABIANI, 1988). La philosophie des professeurs est donc à son point de départ celle de la mise en question de ses conditions de possibilité : elle s'appuie depuis les Lumières sur une tradition critique, de Victor Cousin à Jules Lagneau.

Pourtant, au XIXe siècle, les grands philosophes ne sont pas des professeurs : ni Kierkegaard, ni Comte ni Marx ne le furent. Si Nietzsche a enseigné la philologie, il s'est montré particulièrement virulent contre les leçons du professeur Kant. Quant à Schopenhauer, il critique ouvertement le corps d'enseignement de la « philosophie universitaire » jugée doctrinaire, et parfaitement reliée à l'idéalisme kantien. Ces diatribes ont été reprises dans les années 1970 par les nouveaux philosophes contre la dite philosophie universitaire. Pourtant, ce sont bien les institutions de la République qui introduisent la séparation de l'enseignement et de la philosophie : à la fin du XXe siècle, le CNRS finance des postes de philosophes non enseignants.

L'institutionnalisation de la philosophie comme discipline s'appuie sur une démarche d'autonomie et de rationalité qui garantit à l'activité de la philosophie son statut plutôt qu'elle ne l'enferme dans une herméneutique de la transmission de maître à disciple. A partir d'un idéal de rigueur, elle renvoie donc aux essayistes et aux journalistes leur liberté totale qui leur permet pourtant d'occuper l'espace médiatique et politique. Cet espace médiatique est aussi traversé par des questionnements sur le rôle du philosophe dans la société ou sur sa responsabilité sociétale. Mais les philosophes universitaires investissent peu les débats sur la fin ou de l'essence de la philosophie comme accès à la Vérité ou comme pensée de l'Être. CANGUILHEM (1991) souligne l'impossibilité de rompre avec « toute idée de justification, de légitimité, ou de vérité », et la nécessité de porter haut les exigences fondamentales, logiques et critiques de la philosophie. Portée par son idéal de rigueur logique, la philosophie comme discipline universitaire en vient à réduire son champ d'investigation. Ainsi les questions du fondement de la connaissance ou du rôle du langage et de la logique, soutenues par les courants analytiques, prennent le pas sur les questions autour de la mort ou de la résurrection de la philosophie qui leur sont étrangères (BOUVERESSE, 1984). Ainsi, cette concentration sur la base logique de la philosophie ne risque-t-elle pas de dévaluer les questions de l'expérience et de la pratique pourtant constitutives de l'environnement du philosophe ?

3 Les matières étrangères de la philosophie

Dans l'histoire de la philosophie, le focus sur les conditions de possibilité de la raison n'a pas toujours un point de départ méthodologique. A son origine grecque, la philosophie naît d'un conflit qui oppose deux fronts. D'un côté les défenseurs socratiques d'une philosophie gratuite et enseignable comme l'est la science; et de l'autre côté, les Sophistes qui enseignaient l'art du succès dans la vie sociale, la science du bon conseil dans les affaires privées ou publiques et le moyen de s'imposer face à ses concurrents. Pour ces derniers, le langage est moins une méthode pour parvenir à la vérité qu'un moyen de persuasion et d'argumentation, de rhétorique, de communication plutôt que d'information.

La pensée des Sophistes, qui n'a sans doute pas autant d'unité que lui en a trouvé Platon, a été largement discréditée au cours des siècles suivants. En effet, elle ne s'intéressait non pas tant à la sagesse comme savoir fondé, qu'à la sagesse comme savoir technique, concentré sur le rapport des êtres humains au monde plutôt qu'aux Idées. Pourtant, malgré cette condamnation, les philosophes ont continué en mineur leur exercice d'étonnement au sujet de diverses expériences qui n'avaient *a priori* rien de philosophique ni de scientifique. Ainsi des esprits universels comme Leibniz ont consacré leur œuvre à la politique, au droit, à l'histoire, voire aux techniques, aux entreprises commerciales et industrielles. L'étendue des tâches du philosophe revient d'ailleurs en force à l'époque contemporaine où la technoscience et les techniques sont omniprésentes. Ces travaux peuvent s'appuyer sur Espinas, Bergson, Simondon, J.-P. Sérès, Friedman, Dagognet, Y. Schwartz... qui tous ont fait de la philosophie un travail ouvert sur le monde non philosophique. Tandis que CANGUILHEM (1991) fustige ces prétendus philosophes qui veulent analyser l'âme de l'entreprise, il voit aussi dans l'entreprenariat une initiative, une aventure et un risque, une œuvre collective et ouverte aux conflits. Comme lieu de tâches et de conduites, individuelles et collectives, obligatoirement soumises à des règles, l'entreprise requiert un examen critique et normatif, donc authentiquement philosophique, fondé sur la pratique antique, originellement stoïcienne, d'une logique. De ce point de vue, Canguilhem maintient la prétention rationaliste de la philosophie, dans la lignée de la tradition française, tout en maintenant une attention portée au monde non philosophique. Mieux, il construit une conception expérientielle de la philosophie, normativement concentrée sur ce qui lui est étrangère : « la philosophie est une réflexion pour qui toute matière étrangère est bonne et nous dirions volontiers pour qui tout bonne matière est étrangère » (CANGUILHEM, 1966).

Cette approche est reprise par exemple par son élève Y. SCHWARTZ (2000) qui pense la pratique philosophique comme un métier capable de penser l'expérience du travail non pas comme un objet extérieur, mais comme le résultat d'une activité humaine capable de nourrir la pensée sur le travail. Cette conception du travail philosophique comme pensée du travail nous invite à confronter les idées philosophiques à de nouvelles expériences ou idées, et à relier les nouvelles aux anciennes. Elle nous protège du mythe d'un essentialisme philosophique, voire d'une pureté de la pratique philosophique éloignée de toute activité de production, en dehors du fait social. Ce mythe essentialiste peut se décliner en

trois volets.

Le premier, c'est le mythe des Grands Hommes, animés par le vouloir d'un peuple qui pense et fait l'Histoire. Le philosophe des Grands Hommes, c'est-à-dire celui des grands philosophes, se concentre sur les *hypomnemata*, ces supports de la lecture qui prolongent la mémoire. Essentiellement lecteur et commentateur, ce philosophe là perd de vue l'activité de méditation et de critique philosophique qui fait de l'écrit philosophique un geste créateur.

Le second volet, c'est le mythe de la transcendance philosophique : celle-ci désigne la capacité du philosophe à juger de tout y compris de ce qu'il connaît le moins. Par opposition à cette approche, on opposera l'idée d'une double formation pour le philosophe, ce qui inclut une approche interdisciplinaire, et la modestie des contributions philosophiques face aux acteurs immédiatement concernés par le champ visé et qui le pensent aussi.

Enfin, le troisième volet de cette mythologie, c'est l'idée d'une philosophie en tant que science théorique ou comme rêve contemplatif. Contre ce mythe, il nous faut penser la philosophie comme une pratique organisée par des règles, une activité traversée par une histoire des idées, sujette à un débat de normes et de valeurs sociales. Parce qu'elle n'est pas une science mais bien une pratique, la philosophie ne saurait être appliquée, dégradée en un ensemble d'attributions sociales : confrontée aux contraintes sociales et productives, elle reste la philosophie, c'est-à-dire un effort pour penser continuellement et de façon argumentée et sourcée la vie humaine.

4 L'activité philosophique

La prise en compte des matières étrangères de la philosophie fait d'elle moins une science fondamentale qu'une pratique de la logique : elle s'appuie en premier lieu sur un cet Art de lire dont parle SÉNÈQUE (2017) relu par FOUCAULT (1994), grâce aux inscriptions sur les *hypomnemata* qui étaient à l'origine des tablettes d'écriture. Mais ces aide-mémoires ne s'adressent pas tant à notre mémoire qu'à notre intelligence. Ainsi l'art de lire est indissociable d'un art d'écrire, d'une écriture de soi contrainte par les technologies de l'esprit : l'audiovisuel, les télécommunications ou l'informatique (STIEGLER, 2010). La pratique de la philosophie peut alors être envisagée comme une culture de soi fondée sur le souci et le soin de soi (M. Foucault). Selon HADOT (1995), à l'Antiquité, la philosophie comme forme de vie implique l'usage de techniques de soi variées : l'écriture et la lecture, mais aussi la méditation, la marche, les retraites, les régimes et les entraînements... elle est donc partiellement constitutive d'une culture à transmettre (*paideia*). Cependant ce savoir ne saurait se réduire à un savoir objectivé, transmis de maître à disciple. La philosophie n'est pas une statique de la conservation, elle est plutôt une dynamique, une pratique de la transmission, une maïeutique et une didactique qui procède par des mises en situation intellectuelles, des réflexions voire des co-constructions partagées. En partie tournée vers autrui, la philosophie désigne aussi un effort réflexif et une culture de soi. Parce qu'elle est réflexive, la philosophie effectue un retour

critique sur elle-même afin d’interroger les fondements des cadres épistémologiques dans lesquelles elle se déploie, y compris le rôle qu’exercent sur elle les technologies de l’esprit, les rationalités graphiques (GOODY, 1979) et aujourd’hui computationnelles (on pense ici à l’influence qu’exerce l’informatique sur la pensée et l’écriture). D’où l’importance philosophique de penser les paradigmes techno-scientifiques actuels, du rôle de la culture philosophique dans la société, et de celui de la culture, de l’histoire et de l’expérience qui guident l’action en général. Ce qui compte est moins la philosophie comme discipline que l’activité philosophique. Celle-ci c’est pas extérieure à la vie comme pourrait l’être la théorie face à la pratique : la philosophie en tant que pratique est immanente à l’expérience en général.

5 Quelques qualités philosophiques

Une fois la philosophie replacée dans son milieu de vie, à quoi pourrait ressembler un philosophe en chair et en os ? Comme l’avaient remarqué les philosophes antiques, la philosophie ne permet pas que de manier la logique : elle fournit aussi d’autres compétences, comme savoir communiquer ou acquérir une culture générale de la technique, de l’organisation et des relations humaines. S’il faut lui trouver des qualités, à partir de mon parcours singulier, j’observerais que le philosophe peut donner du sens à l’expérience et à la complexité, trouver des jalons dans le changement, en explicitant les expériences pour en les conceptualisant (approche philosophique) plutôt qu’en les modélisant (approche techno-centrée). A partir des efforts qu’il fait pour mieux se connaître, le philosophe aide les autres à mieux vivre. Il n’est donc pas tant celui qui juge de façon indifférente, comme le héros de Robert Musil, que celui qui construit les conditions de possibilité d’une réflexivité collective. Le philosophe effectue une démarche de qualité qui s’appuie sur sa culture, son ouverture d’esprit, sa capacité à saisir les occasions d’explicitier, d’écouter et de comprendre, d’argumenter et de communiquer, d’apprendre et de connaître, de prendre soin de soi et des autres, voire de recréer de la rationalité là où un groupe l’avait perdue. Ce recentrement de la méthode philosophique sur la vie implique enfin la défense et la pratique de valeurs philosophiques comme l’esprit critique, le renvoi aux sources, et la mise à distance critique d’un certain pragmatisme économique qui privilégierait les valeurs marchandes sur toute autre création de valeur. La recherche philosophique mérite d’être poursuivie comme une contribution face aux besoins collectifs de la société, de fondement et de construction de sens, compris à la fois comme une connaissance des choses et comme un ensemble de directions à discuter.

Conclusion

En effectuant un retour réflexif sur mon parcours, j’ai tenté ici de répondre aux questions qui m’ont été posées sur mes usages de la philosophie dans mon

métier aujourd'hui. Pour moi, l'activité philosophique n'est pas nécessairement un enseignement mais c'est toujours une recherche. Elle ne peut être définitivement circonscrite le cadre d'un métier : on reste philosophe une fois passé le portillon de l'université. Dans un monde où l'utilitarisme, la croyance et la foi prétendent guider la raison de façon contradictoire, quel avenir pour les apprentis philosophes ? La tâche reste immense car il faut raison garder face aux impensés des paradigmes pragma-techno-scientifiques qui gouvernent les marchés de l'emploi. Heureusement, la philosophie est moins un métier qu'une activité : de même que tout travailleur est en mesure de contribuer à la pensée du travail, de même la philosophie poursuit son œuvre dans tous les métiers y compris ceux qui ont le moins temps à consacrer à la philosophie. Pour augmenter la pensée philosophique, mieux vaut réduire le temps philosophique que le niveau de ses exigences rationnelles et logiques. La chouette de Minerve s'élève comme une invitation à conserver notre regard naïf sur le monde, qui fait de la vie une expérience perpétuellement étrange et étonnante.

Références

- BOUVERESSE, Jacques (mar. 1984). *Le Philosophe chez les autophages*. Français. Paris : Editions de Minuit (cf. p. 5).
- CANGUILHEM, Georges (1966). *Le normal et le pathologique*. Paris : puf (cf. p. 6).
— (1991). “Qu'est-ce qu'un philosophe en France aujourd'hui ?” fr. In : *Commentaire* Numéro 53.1, p. 107-112 (cf. p. 5, 6).
- FABIANI, Jean-Louis (mar. 1988). *Les Philosophes de la République*. Français. Paris : Les Editions de Minuit (cf. p. 5).
- FOUCAULT, M. (1994). “L'écriture de soi”. In : *Dits et Ecrits, 1954-1988*. Sous la dir. de Daniel DEFERT et François EWALD. T. IV : 1980-1988. 329. Paris : Gallimard, p. 415-431 (cf. p. 7).
- GOODY, J. (1979). *La raison graphique*. Les Editions de Minuit (cf. p. 8).
- HADOT, Pierre (nov. 1995). *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* Anglais, Français. Paris : Folio (cf. p. 7).
- SCHWARTZ, Yves (2000). *Le paradigme ergologique ou un métier de philosophe*. Toulouse : Octarès (cf. p. 6).
- SÉNÈQUE (juin 2017). *Lettres à Lucilius*. Français. Trad. par Joseph BAILLARD. CreateSpace Independent Publishing Platform (cf. p. 7).
- STIEGLER, Bernard (avr. 2010). *Prendre soin. De la jeunesse et des générations*. Français. Flammarion (cf. p. 7).